



c o r p u s

des œuvres



de  *philosophie*

en langue



f r a n ç a i s e

Fayard

D É C E M B R E 1 9 9 5

Le corpus des œuvres de philosophie en langue française



La France oublie, en les critiquant volontiers, ses propres traditions. Elle publie peu sa musique, ses œuvres juridiques, elle se trouve en passe de perdre sa philosophie. Pourtant, l'héritage que nous ont laissé les philosophes de langue française, depuis plus de quatre siècles, étonne par son abondance, sa splendeur et sa diversité : moralistes, métaphysiciens, théoriciens de la politique et du droit, de l'histoire ou de la beauté, savants, voyageurs, essayistes... leur nombre est immense, leur style exact et lumineux; ils ont, en leur temps, ébloui le monde.

La collection du *Corpus* compte aujourd'hui cent volumes, qui nous ont appris, au moins, que les philosophes de langue française n'ont laissé que peu de choses dans l'ombre. Elle fait entrevoir leur horizon d'universalité : apparaissent désormais toutes les matières et tous les points de vue d'où les traiter. Cette somme les caractérise et donne son style à notre publication.

Naguère englouti, le *Corpus* émerge, visible, connu, estimé, non seulement des spécialistes de notre langue qui cherchent des références, mais aussi d'un public cultivé amoureux de la liberté de penser.

MICHEL SERRES



Le Corpus publie des œuvres non rééditées depuis leurs premières parutions, épuisées ou peu disponibles, en retenant, sauf raisons majeures, la dernière édition parue du vivant de l'auteur.

Les textes sont recomposés dans une graphie modernisée qui respecte cependant l'orthographe et la ponctuation originales.

Éditeur : LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
Directeur de la collection : MICHEL SERRES
Directrice de la publication : CHRISTIANE FRÉMONT

ASSOCIATION POUR LE CORPUS
DES ŒUVRES DE PHILOSOPHIE EN LANGUE FRANÇAISE
33, rue Saint-Ambroise – 75011 Paris
01 47 00 63 60

La revue *Corpus* suit les parutions de la collection en publiant des articles de fond et des documents ; elle compte actuellement 28 numéros.

Directrice de la publication : FRANCINE MARKOVITS

ASSOCIATION POUR LA REVUE DU CORPUS
99, avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris
(1) 43 55 40 71

Le catalogue présente les ouvrages suivant l'ordre alphabétique des auteurs. On trouvera in fine une liste par siècles.



Académie de Berlin

De l'universalité européenne de la langue française

1784



I faut parler espagnol avec Dieu, français avec les amis, allemand avec ses ennemis, et italien avec les dames», disait Charles-Quint dont l'empire ne voyait jamais se coucher le soleil. Lorsque Frédéric II roi de Prusse fondait l'Académie royale de Berlin, de langue française, il jugeait la langue allemande impropre à la littérature ; l'usage du français, avec les réfugiés huguenots, s'était largement répandu dans ses états ; et depuis 1737 les questions portant sur l'origine, la fonction et la valeur des langues étaient en vogue.

L'Académie de Berlin proposa donc aux concurrents de réfléchir *Sur les causes de l'universalité de la langue française, sur le mérite de cette langue, et sur la durée future de son empire*. Parmi les quarante manuscrits anonymes français et allemands (perdus pour la plupart, brûlés selon la règle : seul était publié le lauréat), on sait qu'Antoine de Rivarol remporta le prix («c'est un phosphore» dit quelqu'un), on oublie qu'il le partagea avec Johann-Christoph Schwab (dont le mémoire est en effet remarquable).

Nous publions huit *Réponses académiques* rédigées en français (à l'exception de la Dissertation de Schwab, traduite en 1803 par Robelot), pour la plupart savantes et parfois profondes, toujours intéressantes, instructives sur l'histoire et les caractères des langues. Toutes conviennent de l'utilité d'une langue commune pour l'Europe, en variant sur les réponses : tantôt l'universalité du français semble de droit, en vertu de raisons théoriques, tantôt seulement de fait, pour des causes éphémères. L'une vante les mérites incomparables de la langue russe, une autre démontre — et de façon fort convaincante — que jamais l'anglais n'aura la suprématie de par le monde...

d'Alembert

Essai sur les éléments de philosophie

1759



De l'église où, déposé par Mme du Tencin, le recueillit la femme d'un vitrier, Jean Le Rond d'Alembert (1717-1783) tient son premier nom, et s'illustra comme on sait sous le second. Ses travaux de mathématiques le font recevoir en 1741 à l'Académie des sciences ; ses traités de mécanique le placent au premier rang des «géomètres» ; en 1746, il remporte le prix de l'Académie de Berlin sur la question de la cause générale des vents. Associé à l'*Encyclopédie*, il en rédige le *Discours préliminaire*. En 1754, il entre à l'Académie française, dont il deviendra Secrétaire perpétuel.

L'avènement de la physique de Newton bouleverse alors l'épistémologie continentale : le modèle mathématique cartésien s'efface devant la pensée expérimentale, qui laisse l'ordre des raisons pour un calcul des données, et la certitude pour la prévision. Le physicien, qui décompose et classe les phénomènes, approche plus de la vérité que le géomètre voué à l'esprit de système. D'Alembert, parmi les premiers, énonce distinctement ce que nous appelons aujourd'hui le critère de la falsifiabilité des hypothèses. Les *Eléments de philosophie* offrent à la fois une histoire de la raison et un tableau des objets auxquels celle-ci peut légitimement prétendre — anticipant la problématique kantienne. Le droit, la morale et la religion n'échappent pas non plus au protocole de la méthode expérimentale.



Arnauld

Des vraies et des fausses idées

1683



Le Grand Arnauld, (1612-1694), philosophe, logicien, théologien, et chef du parti janséniste : l'une des plus hautes figures de son temps. Exclu de la Sorbonne en 1656, il se retire en l'ancienne Abbaye de Port-Royal, puis s'exile en Flandres et aux Pays-Bas. Présent dans toutes les querelles de l'époque, il a laissé une œuvre immense (43 volumes in-4° dans l'édition de Lausanne, 1775-1783).

Prélude à la critique du *Traité de la Nature et de la Grâce*, le livre ouvre une polémique de plus d'un millier de pages, et qui dura vingt ans, qui oppose Arnauld, ici disciple de Descartes, à Malebranche, cartésien aussi mais dissident, sur la théorie de la connaissance par idées. Au-delà de l'enjeu propre à l'époque — la validité du cartésianisme, tant pour la philosophie que pour les fondements de la théologie (l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu) — le livre d'Arnauld réfléchit sur les conditions du savoir : le démontrable épuise-t-il le connaissable?



Ballanche

Essai sur les institutions sociales

1818

Pierre-Simon Ballanche (1776-1847) était-il vraiment «libéral à son insu et classique malgré lui», selon la formule équivoque de Lemontey, son confrère à l'Académie française ? Né à Lyon d'une famille d'imprimeurs, il choisit la vie d'écrivain et se fixe à Paris en 1824, familier du salon royaliste de Madame Récamier. C'est peu de dire sa pensée conservatrice : plutôt réactionnaire, au sens où la réaction consiste à réactiver, face au changement (mais sans le nier pour autant), un retour aux sources, et une genèse qui perdure à travers l'histoire et nourrit la régénération des sociétés. Ballanche n'acheva jamais son grand ouvrage au titre révélateur, la *Palingénésie sociale*.

L'*Essai* prend en compte les changements survenus dans l'histoire, et s'appuie sur une analyse du temps présent, radicalement nouveau. L'ennemi : les Encyclopédistes, les théoriciens du droit naturel et du contrat social, les horribles saturnales de la Révolution. La solution : la Charte de Louis XVIII, à condition qu'elle harmonise les opinions (toujours avancées) et les mœurs (toujours conservatrices) ; cette opposition fondamentale traverse la langue, la morale, la religion, la politique, au sein d'une théorie cyclique des sociétés qui, dépositaires de la Parole divine, accomplissent tour à tour leur mission religieuse. L'élément premier de toute civilisation, c'est la croyance.



Bernheim

Hypnotisme, suggestion, psychothérapie

1891



L'originalité de la psychothérapie française doit beaucoup à Hippolyte Bernheim (1837-1919), né à Mulhouse, agrégé de clinique médicale, professeur à Nancy après la défaite française de 1870 et fondateur, avec Liébault et Liégeois, de l'école de Nancy contre celle de la Salpêtrière dominée par Charcot. C'est à lui que Freud présenta l'une de ses patientes (Frau Caecilie) rebelle à la méthode hypnotique ; Delbœuf le suivit en théorie comme en pratique ; Janet en tira profit dans l'élaboration de sa psychologie.

L'ouvrage se laisse lire comme un traité de médecine psycho-somatique, où s'affirme et s'effectue la totalité indissoluble du corps et de l'esprit. L'auteur récuse l'interprétation physiologique de l'hypnose et son rapport à l'hystérie, dénonçant celle-ci comme un artefact médical, pour une conception radicalement psychologique ; son « idéo-dynamisme » (impact organique de la suggestion mentale) s'oppose également à la neurologie naissante avec Babinski. Peu à peu, Bernheim abandonne l'hypnose pour traiter ses patients par la seule suggestion : les *Observations cliniques* en montrent les résultats.

Médicale, la polémique est également philosophique, puisqu'elle met en cause la définition du sujet et le rapport de la conscience à l'organisme, mais encore juridique, par la question de la responsabilité (Liégeois était juriste) posée dans certains grands procès de l'époque : la suggestion criminelle est-elle possible ?



Bernier

Abrégé de la philosophie de Gassendi

1684

Médecin, orientaliste, grand voyageur et parfait homme du monde, François Bernier (1625-1688) fut beaucoup plus qu'un «joli philosophe» (le mot de Saint-Evremond a fait fortune) pour avoir su faire passer en français classique le latin baroque et rempli de barbarie scolastique du *Syntagma philosophicum* de Pierre Gassendi (1592-1655), chanoine de la cathédrale de Digne et professeur de mathématiques au Collège de France. Fidèle à l'esprit plus qu'à la lettre de l'immense œuvre latine (posthume), l'*Abrégé* adapte, modernise, choisit la concision et l'ordre des raisons de préférence à l'érudition, rendant accessible aux honnêtes gens — Bernier fréquentait le salon de Madame de La Sablière — la philosophie d'un humaniste sceptique et savant, soucieux de fonder la physique sur le matérialisme épicurien sans préjudice de la religion chrétienne.

Gassendi s'oppose à l'aristotélisme et à la scolastique, mais aussi à Descartes — montrant ainsi que la philosophie des Modernes n'est pas nécessairement cartésienne. Si le gassendisme n'a pas fait école, il a instruit et nourri la pensée européenne de la fin du siècle, en matière de science (mécaniste), théorie de la connaissance (empiriste et sensualiste), et morale (fondée, non sur la religion, mais sur la connaissance), bien au-delà de l'image qu'en ont rendue les libertins érudits.



Bodin

Les six livres de la République

1576



ean Bodin (1530-1596), jurisconsulte de formation, exerça d'abord la profession d'avocat au barreau de Paris, qu'il quitta bientôt pour celle d'écrivain. Les guerres de religion feront son éducation politique. En faveur auprès de Henri III, il s'oppose au roi en qualité de député du Tiers aux Etats de Blois de 1576, et tombe en disgrâce ; le duc d'Anjou l'en relève. A la mort de ce prince, il se retire à Laon, qu'il fait passer à la Ligue avant de la rendre à Henri IV. Il y mourra de la peste.

Bodin écrit sa *République* en français plutôt qu'en latin afin d'être lu par les responsables politiques du temps : l'ouvrage cherche à fonder l'autorité royale, alors affaiblie, sur la notion de droit opposée à celle de force — la polémique est explicite contre Machiavel — tout en excluant la représentation démocratique autant que l'oligarchie aristocratique. Retrouvant d'autre part l'inspiration des légistes du XIII^e siècle, l'auteur affirme l'autonomie du pouvoir politique par rapport à l'ecclésiastique. Les *Six Livres* apparaissent comme le grand monument de la science politique avant l'*Esprit des lois*, par leur approche expérimentale plutôt que déductive des problèmes du pouvoir.



codif. 35.7255.9, 1986

6 volumes sous coffret, 1700 p., 650 francs.

Bonnet

Considérations sur les corps organisés

1762



Charles Bonnet (1720-1793), qu'une famille aisée destinait à la jurisprudence, se découvrit une vocation de philosophe naturaliste à la lecture de l'Abbé Pluche et de Réaumur. En 1740, ses observations sur la parthénogenèse des pucerons lui valent le brevet de correspondant de l'Académie des Sciences. La découverte de Haller sur la formation du poulet lui semble prouver la préexistence des germes, hypothèse que la *Théodicée* de Leibniz lui avait inspirée dès 1748 — Bonnet toutefois optera pour l'ovisme contre l'animalculisme.

Les *Considérations* donnent un abrégé de l'histoire naturelle sur l'origine, la reproduction et le développement des êtres organisés, en les ramenant «à des principes plus philosophiques» — par opposition au mécanisme du siècle passé : la préexistence, la continuité, l'évolution —, et réfutent les théories de l'épigenèse, en particulier, celles de Buffon (le moule intérieur) et de Needham (les principes de vie). Soutenant déjà la théorie de l'évolution développée dans la *Palingénésie philosophique*, et malgré l'hypothèse d'un dessein providentiel, le livre fut interdit en France.



codif. 35.7375.5, 1985
558 p., 180 francs.

Bossuet

De la connaissance de Dieu et de soi-même

1722



«Comment puis-je me fier à toi, ô pauvre philosophie?» s'écriait l'Aigle de Meaux (1627-1704), plus connu pour ses admirables *Sermons* et *Oraisons funèbres* et ses polémiques implacables que par ses traités de philosophie. Prédicateur à la Cour — la seule voix qui se permit de rappeler au Roi-soleil l'infinité de son néant —, évêque de Condom, précepteur du Dauphin, reçu à l'Académie française en 1671, il devient, dix ans après, évêque de Meaux, et se consacre à la défense de l'Eglise catholique, contre les quiétistes et Fénelon, tranche (avec une rigueur excessive) la question de la réunion des Eglises, et défend le gallicanisme contre les prétentions du pape.

Rédigé vers 1670 pour l'instruction du Dauphin, le *Traité*, intitulé aussi *Introduction à la philosophie*, veut consigner «ces choses hors de doute et utiles à la vie» que doit connaître un jeune prince chrétien destiné à régner. L'esprit et le programme en sont globalement cartésiens, en ce que l'auteur suit l'enseignement des anatomistes et des médecins qui ont admis les principes et la méthode de Descartes ; mais la référence à S.Thomas et à S.Augustin surtout est constante ; car si la connaissance de soi-même (de l'âme, du corps, et de leur union) mène à celle de Dieu en tant que créateur, seule la sagesse divine peut éclairer l'âme sur son essence et sa destination, et lui faire connaître la perfection divine. La théologie rationnelle le cède à la foi, et la morale à la religion : la science humaine n'épuise pas le secret de l'humain, ce mélange où l'ange et l'animal se complètent et se nient — «le plus bel endroit de l'homme».



Boullier

Essai philosophique sur l'âme des bêtes

1728



On connaît surtout David-Renaud Boullier (1699-1759), théologien protestant, pour ses sermons érudits, essentiellement dirigés contre les thèses philosophiques et les tendances libérales du XVIII^e siècle ; on lui doit une défense de Pascal contre Voltaire, et des *Lettres critiques* qui répondent aux *Lettres philosophiques*.

L'*Essai* reprend une question si souvent débattue en philosophie qu'il est malaisé d'en définir les termes à nouveaux frais : comment s'opposer au mécanisme cartésien, sans retomber dans la doctrine scolastique des âmes matérielles ? Boullier affirme la présence d'un principe immatériel chez les Brutes mais en même temps maintient la différence radicale de leur âme à celle de l'homme. Le système de Locke, en élargissant le domaine du spirituel, permet de lever les interdictions cartésiennes. Tout en ordonnant la polémique, l'ouvrage donne une histoire complète de la question ; le *Traité des vrais principes qui servent de fondement à la certitude morale* précède l'*Essai*, comme le voulut son auteur, pour «le jour qu'il répand sur celui-ci».



De Brosses

Du culte des dieux fétiches

1760



Charles de Brosses (1709-1777), grammairien reconnu et ami des philosophes du temps, reçu en 1748 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, mène une carrière d'homme de lettres parallèlement à sa fonction de Président au Parlement de Dijon. Dans l'étude des religions, on lui doit d'avoir essayé une méthode comparatiste qui est aux fondements de l'ethnographie moderne.

La dissertation présentée à l'Académie réfute les idées de religion naturelle et de déisme régnant alors sur l'Europe éclairée, au profit d'une véritable histoire qui tient compte des commencements et changements de toute religion. L'audacieux parallèle de la sagesse égyptienne et du fétichisme africain montre que l'homme ne naît pas raisonnable mais le devient ; le fétiche est premier, le polythéisme est nécessairement la religion originelle : leçon que n'oubliera pas Auguste Comte.



Broussais

De l'irritation et de la folie

1828



Issu d'une famille de médecins, élève de Bichat et de Pinel, François-Joseph Broussais (1772-1838) commence sa carrière comme chirurgien dans la Marine ; médecin militaire, il suit la plupart des campagnes de Napoléon ; médecin-chef au Val-de-Grâce en 1820, il obtient en 1831 une chaire à la Faculté de médecine de Paris. Auguste Comte salue en lui «le fondateur de la pathologie positive».

Ses cours développent la thèse de l'irritabilité des tissus, fondement de la physiologie moderne : Broussais a le souci de débarrasser la médecine de toute ontologie au profit d'une conception fonctionnelle de la maladie. Même les maladies mentales sont liées à des perturbations physiologiques : la folie n'est pas une entité, mais la conséquence d'une irritation localisable dans certains organes. Le Traité ouvre ainsi un débat qui n'est pas encore clos de nos jours.



Histoire des sciences et des savants
depuis deux siècles

1873



La vie intellectuelle d'Alphonse de Candolle (1806-1893) se lie étroitement à celle de son père Augustin Pyrame, botaniste suisse renommé, auquel il succède dans la chaire d'histoire naturelle de l'université de Genève. Grand lecteur de Humboldt, il se lance dans la bio-géographie, et finit par accomplir le programme tracé par son père.

A une originalité près : il invente l'histoire quantitative des sciences, discipline inusitée avant lui, en étudiant les caractères des savants et en mesurant tous les facteurs qui agissent sur leur développement — exactement comme il le fit des plantes. Son ouvrage a déclenché la grande querelle de l'inné ou de l'acquis, et inspiré au statisticien Galton une partie de ses recherches sur l'influence respective de l'environnement et de l'hérédité. Cette *Histoire des Sciences et des Savants* oubliée depuis un siècle reste aujourd'hui encore le seul livre de scientométrie en langue française.



Cantagrel

Le fou du Palais-Royal

1841



La lecture de Victor Considérant et de Charles Fourier a changé la vie de François-Félix Cantagrel (1810-1887) : il fait ses débuts littéraires au journal *l'Artiste*, en poursuivant des études de droit et d'architecture ; en 1838, il est ingénieur civil, conducteur des Ponts-et-Chaussées. La propagation de la doctrine sociétaire devient alors son seul souci. Gérant de *la Phalange*, il aura plusieurs fois des démêlés avec le pouvoir, en 1849 comme en 1871 ; réfugié en Belgique, il passe en Angleterre puis voyage aux Etats-Unis ; et revient en France après l'amnistie de 1859. Après la Commune, il se fait radical, franc-maçon, et devient conseiller municipal de Paris, puis vice-président du Conseil général de la Seine, et finalement député du XIII^e arrondissement.

«Fou ? Oui, fou ! j'aime assez à passer pour fou.» — c'est Fourier qui parle, mis en scène par son fidèle disciple dans le Cabinet de lecture de la Rotonde du Palais-Royal, où le Maître avait coutume de s'informer des événements et discussions du jour. La forme dialoguée permet à l'auteur une exposition exacte, diversifiée, polémique, et pleine de drôlerie, de la doctrine, des us-et-coutumes, et des avantages que le lecteur, enfin bien informé, ne manquera pas de trouver aux Phalanstères. Cantagrel n'omet rien, la synthèse est parfaite, et très pédagogique.



Challemel-Lacour

Etudes et Réflexions d'un pessimiste

1862



La vie est une affaire qui ne couvre pas les frais» : ainsi parlait Paul-Armand Challemel-Lacour (1827-1896), pessimiste gai et profond, auteur d'un unique chef-d'œuvre publié après sa mort (quoique l'intéressé doutât des bienfaits de l'imprimerie) et longtemps méconnu. Né à Avranches d'une famille misérable, il finit ministre des Affaires étrangères et président du Sénat de la III^e République, après avoir connu la prison et l'exil sous le Second Empire pour ses idées républicaines. Normalien, agrégé de philosophie, il enseigna la littérature française à Zurich, et traduisit Leopardi et Schopenhauer, qu'il fut le premier à introduire en France. Il était affable, dévoué aux causes généreuses — et parfaitement désespéré.

Galerie des diverses variétés du génie pessimiste, les *Réflexions* brillent par l'élégance du style, la drôlerie tantôt amère tantôt pétillante mais toujours lucide, et le détachement hautain de la pensée — pour ne rien dire de la justesse des aperçus qu'elles offrent sur Leopardi, Schopenhauer, Shakespeare, Shelley, Byron, Swift, Pascal, Chamfort, Heine. Réquisitoire contre le conformisme, le sérieux des moralistes et politiciens, et la croyance au progrès, l'ouvrage donne une belle leçon de scepticisme — méthode volontairement oubliée dès le début du XIX^e siècle.



Charron De la sagesse

1601-1604

Pierre Charron (1541-1603), entre dans les Ordres après avoir exercé à Paris la profession d'avocat, et se fait bientôt connaître par ses prédications : plusieurs évêques l'attirent dans leur diocèse — c'est à Bordeaux qu'il connut Montaigne. En 1595 il est envoyé à Paris comme député à l'Assemblée du clergé ; sa qualité de chanoine ne l'empêche pas de professer la philosophie empiriste et sceptique qu'il a rencontrée aux *Essais*.

L'ouvrage fut «adouci» par son auteur, et par le Conseil du Roi, afin de ne point égarer les esprits : il propose une sagesse purement humaine, et montre quelles connaissances l'homme peut acquérir par sa seule raison, sans le secours de la Révélation. Très connu au XVII^e siècle (Charron était plus célèbre que Montaigne), il fut le livre de chevet des sceptiques de ce temps.



Comte

Traité philosophique d'astronomie populaire

1844



Auguste Comte (1798-1857) entre à l'Ecole Polytechnique en 1814 ; exclu deux ans après avec sa promotion, d'esprit trop libéral pour la Restauration, il regagne Montpellier où il étudie la médecine et la physiologie. De nouveau à Paris, secrétaire de Saint-Simon pendant sept ans, il devient examinateur et répétiteur à Polytechnique. Ses crises mentales justifient un temps son internement chez Esquirol.

Les cours professés à partir de 1830 font la matière du *Traité*. Lequel est populaire en ce qu'il s'adresse «à tous les esprits, quelle que soit leur préparation scientifique», donnant l'exemple d'une vulgarisation parfaite et de haut niveau ; philosophique, parce que l'astronomie fait accéder à l'idée positive de l'ordre nécessaire des choses, et, libérant les esprits de la superstition, travaille au changement de la politique et de la société.



Condillac

Traité des Systèmes

1749



Élève des Jésuites de Lyon, puis du Séminaire de Paris, ordonné prêtre en 1740, Etienne Bonnot de Condillac (1714-1780) quitta très tôt le sacerdoce pour la vie mondaine des gens de lettres. De 1758 à 1767, il vit à Parme, précepteur de l'Infant, pour lequel il rédige un Cours d'études. De retour à Paris, il est élu à l'Académie française ; en 1759, il sera membre de l'Académie de Berlin, puis en 1776, de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans. Déclinant l'offre du Dauphin qui souhaitait lui confier l'éducation de ses fils, il se retire chez sa nièce pour y préparer l'édition future — et posthume — de son œuvre.

Les contemporains apprécièrent le *Traité des Systèmes* plus que ceux qui suivirent : l'abbé Raynal le trouve «plus agréable et plus estimable» ; d'Alembert, à l'article Système de l'*Encyclopédie*, cite abondamment le premier chapitre. Par la suite, les Idéologues puis Auguste Comte en retiendront les leçons.

Le *Traité* critique l'abstraction sous toutes ses formes, en analysant, non les contenus, mais les conditions logico-formelles du discours qui rendent la pensée systématique inacceptable : cela permet à l'auteur d'envelopper sous la même réfutation des doctrines aussi disparates que la métaphysique des idées innées et l'art divinatoire. Un bon système n'est pas une totalisation partant de principes a priori, mais la liaison d'une multiplicité de données à partir d'un phénomène bien choisi : celui de Newton montre en science le modèle optimal de la systématité, paradigme à importer dans les autres disciplines, arts mécaniques, beaux-arts, éthique et politique.



Traité des sensations

Traité des animaux

1754



L'abbé fut accusé de plagiat dès la parution du *Traité des sensations* : son «anatomie métaphysique» rappelle en effet la «décomposition de l'homme» de Diderot — mais l'idée de construire l'homme par l'analyse séparée des cinq sens, puis de leurs influences mutuelles, circule volontiers dans les Salons. De même, si Buffon a souligné, déjà, la prépondérance du toucher, il revient à Condillac d'en tirer le «sentiment fondamental» que tout animal acquiert de sa vie et de son corps propre.

Le *Traité des animaux*, qui réfute tout ensemble Descartes et Buffon, généralise le précédent, et soumet à la même méthode empirique la question de l'origine des facultés chez les animaux : là encore, les sensations de plaisir et de douleur sont la source de toutes les transformations.



Condorcet

Sur les élections

et autres textes

1782-1794

Des Salons à la prison : ainsi passe la vie de Jean-Antoine Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet (1743-1794). Esprit encyclopédique s'il en fut, membre de toutes les Académies d'Europe, et de celle de Philadelphie, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, il fut le seul des philosophes des Lumières à prendre une part active à la Révolution, avant d'en dénoncer les excès. Décrété d'accusation puis arrêté au moment de quitter Paris, il se suicide dans sa prison.

Le volume rassemble des textes complémentaires. *L'Essay sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix* cherche les conditions d'un suffrage idéal où l'expression des votes fût le plus possible celui de la vérité, par la maîtrise des aléas de l'individuel. Les ouvrages des années 1788-1793 exposent la théorie du suffrage et son application politique : *Lettres d'un bourgeois de New-Haven*, *Essay sur la constitution et les fonctions des assemblées provinciales*, *Sur les élections*. Les autres écrits donnent un exposé plus général de la «mathématique sociale» qui s'inscrit dans la tradition juridico-mathématique inaugurée par Nicolas Bernoulli : le *Discours de réception à l'Académie française*, les *Eléments du calcul des probabilités*, ainsi que le travail inédit *Sur la persistance de l'âme*. La méthode, et l'originalité de l'auteur, tiennent dans l'application de ses travaux sur le calcul des probabilités aux sciences morales et politiques.



codif. 35.7453.O, 1986

656 p., 198 francs.

Cousin

Cours de philosophie

1828



Victor Cousin (1792-1867) ou la carrière : avec lui s'épanouit la philosophie des professeurs, et son alliance avec le pouvoir établi par la Restauration. Professeur à l'Ecole Normale, Pair de France, Conseiller d'Etat, Directeur de l'Ecole Normale, Recteur de l'Université, Ministre de l'Instruction publique, il fut l'instaurateur d'une nouvelle école philosophique française, l'éclectisme, propre à assurer, grâce à l'enseignement, la domination du spiritualisme.

L'éclectisme : importation de la philosophie allemande, ou renouveau d'une philosophie à la française ? Victor Cousin s'en fut, comme dit Hegel, faire ses courses en Allemagne («Cousin m' a pris quelques poissons, mais il les a noyés dans sa sauce») — après avoir lu Reid et les Ecossais, en réaction contre le sensualisme hérité de Condillac, porteur du scepticisme et du matérialisme. On doit à Cousin d'avoir ramené la métaphysique en France, mais en la fondant sur une méthode psychologique dédaignée par l'idéalisme allemand. Intégration compréhensive et conciliatrice, l'éclectisme identifie la philosophie à son histoire et prouve la nécessité de son apparition dans la société ; car le XIX^e siècle français, héritier des principes de la Révolution, a su inventer la seule forme de gouvernement adéquate à l'essence de la liberté : la monarchie parlementaire. Le *Cours* de 1828 s'achève sur un éloge lyrique de la Charte de Louis XVIII, doctrine politique éclectique dont la philosophie éclectique démontre la vérité.



Crousaz

Traité du beau

1715



Pasteur, professeur de philosophie et de mathématiques à Groningue, Jean-Pierre de Crousaz (1653-1750) fut aussi gouverneur du prince de Hesse-Cassel et conseiller des ambassades du roi de Suède. Membre de l'Académie de Bordeaux, il devient en 1725 associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris. Cartésien pour la philosophie, il travaille cependant sur le calcul infinitésimal. On lui doit des traités de mathématiques, de physique, de logique et de rhétorique, ainsi qu'un traité de l'esprit humain dirigé contre Wolff et Leibniz.

On ne le connaît guère que pour son *Traité du Beau*. Il définit la beauté comme ce qui plaît, soit à l'entendement, soit à la sensibilité, mais pose, avant Kant, la question de l'intérêt éthique du beau. Car celui-ci ne se limite pas aux beaux-arts, mais, appliqué aux sciences, à la politique et à la religion, il prend une valeur universelle qui témoigne d'un dessein divin. Le beau a une fonction harmonique : économie des moyens et richesse des effets, unité dans la diversité.



Cureau de la Chambre Traité de la connaissance des animaux

1648

Marin Cureau de la Chambre (1596-1669), médecin du chancelier Séguier, puis conseiller et médecin ordinaire du roi, est l'un des premiers membres de l'Académie française : Richelieu l'y fait entrer en 1635, l'année de sa fondation ; en 1666, il sera membre de l'Académie des Sciences.

Ayant lu Charron, et l'*Apologie de Raimond Sebond* de Montaigne, l'auteur soulève la grave question de la raison des bêtes, et leur restitue cette faculté que Descartes leur avait ôtée : une raison qui ne fait point d'eux les égaux de l'homme, car elle relève de la seule imagination. Opposant le langage animal à l'humain, il définit la parole par des critères plus fondamentaux que la simple articulation. Outre son importance pour les problèmes du langage jusqu'au XVIII^e siècle, le *Traité* eut un grand lecteur : Malebranche.



Le sommeil et les rêves Le magnétisme animal

1885



L'intérêt de Joseph Delbœuf (1831-1896) pour l'hypnotisme a de quoi étonner : docteur en philosophie et en lettres, puis en sciences physiques et mathématiques, professeur à l'université de Gand et de Liège, il se fit connaître de la communauté scientifique par ses travaux de psychophysique (Bergson approuva sa révision de la loi de Fechner), de psychologie expérimentale (une illusion d'optique bien connue porte son nom), et de mathématiques (Russell loua sa critique des fondements philosophiques de la géométrie euclidienne).

Le magnétisme était à la mode : affaire de charlatans, ou science nouvelle? Contre la crédulité religieuse, Delbœuf explique par la seule auto-suggestion les stigmates de Louise Lateau. C'est l'époque où l'école de la Salpêtrière, avec Charcot, s'oppose à celle de Nancy (Liebig, Bernheim et Liégeois), sur le lien de l'hypnose à l'hystérie. Delbœuf fait le voyage, étudie, compare, se met à hypnotiser, et tire ses conclusions : la réceptivité à l'hypnose n'est pas fonction d'une pathologie ; le «rêve hypnotique» n'est, pas plus que le rêve naturel, l'objet d'un oubli radical ; l'hypnotisé ne perd pas toute volonté devant l'hypnotiseur, mais reste complice du jeu créé par la parole («psychodynamique»).

L'enjeu est philosophique : qu'en est-il du sujet pris comme conscience, mémoire et volonté? et fait le lien entre les deux ouvrages : pour comprendre la mémoire et la certitude, Delbœuf analyse le mécanisme du rêve, affirmant la continuité de l'activité intellectuelle d'un sujet dont toutes les facultés, sauf la perception, restent performantes. La nouveauté, voire le paradoxe, de sa méthode, a retenu l'attention de Freud, qui le cite abondamment tout au long de la *Traumdeutung*.

Descartes

Discours de la méthode

1637



On ne fera pas au lecteur français l'injure de lui présenter Descartes (1596-1650). Qu'il sache seulement que le *Discours de la méthode* parut en 1637 sans nom d'auteur, suivi de trois textes «qui sont les essais de cette méthode». Depuis lors, aucune édition ne présente l'ouvrage en un seul volume dans son intégralité.

Or les *Essais* doivent suivre le *Discours*, comme le voulut l'auteur, et comme les ont lus leurs premiers lecteurs : car Descartes expose sa *Dioptrique*, ses *Météores* et sa *Géométrie* en ne s'appuyant que sur les principes qu'il vient de définir, et dont il contrôle, au besoin, les conséquences par l'expérience. La manière ici compte plus que la matière — moins nouvelle qu'on ne croit : l'économie et la clarté de l'ensemble suffisent à expliquer l'influence considérable qu'on lui connaît.



Destutt de Tracy

Mémoire sur la faculté de penser

De la métaphysique de Kant

1798-1802



déologiste» — et non «idéologue», comme lança injurieusement Napoléon Bonaparte : ainsi se définissait Antoine-Louis-Claude Destutt, comte de Tracy (1754-1836), colonel d'Ancien Régime, Constituant, fait général par La Fayette, emprisonné sous la Terreur et libéré après Thermidor, sénateur d'Empire puis pair de France rallié au régime de Louis XVIII. Membre associé de l'Institut fondé en 1795 par le Directoire, Destutt destine ses *Eléments d'Idéologie* aux Ecoles centrales de la République. L'Idéologie appartient en propre à l'«ère française», celle du développement de la raison lié à l'accroissement du bonheur et de la liberté. Propriété nationale héritée des Philosophes des Lumières, en particulier de Condillac, mais revue et corrigée, cette doctrine a valeur universelle pour ce qu'elle contient la philosophie première, science de l'esprit humain, articulée à la grammaire et à la logique, avec ses applications en sciences, économie, morale et politique.

Ni métaphysique ni psychologie (toutes deux obscures) l'idéologie est exactement la science des idées, qui, partant des données empiriques, embrasse le système entier de la pensée. Les idées vraies, issues de l'expérience, observables et vérifiables, doivent chasser les chimères, erreurs et mensonges qui bouleversent ou déguisent l'ordre du réel (l'idéologie au sens négatif que prendra plus tard le terme). D'où la confrontation obligée avec Kant, dont Destutt récuse l'analyse des facultés ; la philosophie allemande, obscure par la langue (impropre) et sectaire par la pensée (abstraite), tombe sous la critique des systèmes de Condillac.

Traité de la volonté et de ses effets De l'amour

1818

Reste à fonder rationnellement les sciences morales, économiques et politiques, IV^e et V^e Parties des *Eléments d'Idéologie* : la grammaire donne des modèles pour la communication, l'usage des signes et les conventions. La législation a pour fonction de faire passer dans les institutions la liberté naturelle, à partir d'une juste connaissance de la volonté et de ses déterminations physiologiques et sociales. Fidèle à l'esprit des révolutions française et américaine — Thomas Jefferson, président des Etats-Unis, fut le premier à faire traduire et publier le *Commentaire sur l'Esprit des lois* de Montesquieu, et incita l'auteur à terminer son traité d'économie politique — le *Traité de la volonté* démontre la légitimité de la démocratie représentative appuyée sur le suffrage universel avec assemblées primaires ; pose les principes de la limitation de la puissance, de la séparation des pouvoirs, de l'égalité des citoyens par la régulation de l'inégalité des richesses, et dénonce le despotisme théologique au profit d'une laïcité qui garantit les libertés. Le chapitre *De l'amour*, dont on sait l'influence sur Stendhal, tente un essai de morale sociale définie comme art de rendre le bien désirable.



Duhem

Le mixte et la combinaison chimique

1902



L'épistémologie française de l'extrême fin du XIX^e siècle se distingue en la personne de Pierre Duhem (1861-1916), par ailleurs physicien considéré comme le père de la théorie énergétique : son œuvre fut vivement appréciée des philosophes des sciences anglo-saxons, Carnap, Popper et Russell.

C'est d'abord aux philosophes que l'auteur adresse son Essai sur l'évolution du concept de mixte, de l'atomisme des Anciens en passant par les théories cartésiennes et newtoniennes, jusqu'à la thermodynamique moderne, pour montrer comment la chimie de son temps «retrouve, par une lente élaboration, la notion péripatéticienne de mixte». Mais il espère y intéresser aussi les scientifiques : la notion de mélange est capitale en chimie, et l'on ne saurait comprendre les concepts d'une science sans passer par la connaissance de leur genèse.





Le Grammairien» : la Révolution nomma ainsi César Chesneau Du Marsais (1676-1756). Philosophe, éducateur, il quitta très tôt la magistrature pour se faire précepteur — il eut pour élève les enfants de Law, ce qui ne l'enrichit pas pour autant ; il ouvrit même une pension, sans succès. On ne connaît guère aujourd'hui que son *Traité des tropes*, et les articles rédigés pour *l'Encyclopédie* (lettres A à G).

Lecteur de Locke et de Newton, il acclimata en grammaire les procédures de l'empirisme anglais (observation, expérience, abstraction, comparaison) et certains concepts de la science du temps (attraction, imitation, inversion). Sa démarche «générale et raisonnée», embrassant simultanément plusieurs langues, a libéré la description du français des catégories latines (en particulier de la déclinaison), pour l'inscrire dans une métalangue plus abstraite (identité, détermination, concordance) et dans le double dispositif de l'analyse logique et grammaticale, dont on sait la fortune pédagogique.



Dupleix Corps de Philosophie

1603-1610

Pour moi je suis gascon, mais aussi franc que doit être un bon français, rond et hardi. La faveur des hommes ne me touche point, je ne me propose d'autre but que la vérité» : les détracteurs de Scipion Dupleix (1569-1661) ne manquèrent pas de railler cette prétention à la liberté chez un homme qui fut secrétaire de Marguerite de Valois et maître des requêtes de son hôtel, précepteur d'Antoine de Bourbon Moret fils d'Henri IV, conseiller d'Etat et historiographe du roi Louis XIII à la solde de Richelieu qui révisait ses travaux...

Scipion Dupleix fut le premier à publier en langue française un *Corps de Philosophie*, cours complet en quatre parties — *Logique, Physique, Métaphysique, Ethique* — dont chacune fut plusieurs fois rééditée entre 1603 et 1645. Si le *Cours*, d'inspiration aristotélicienne, n'est pas proprement novateur, il se démarque nettement de la doctrine thomiste alors enseignée dans la plupart des écoles, tout en faisant contrepoids aux courants stoïciens et libertins qui traversent l'époque. Œuvre de philosophe donc, d'historien également, mais aussi d'écrivain soucieux de la richesse et de la vigueur de la langue : c'est contre Vaugelas qui critiquait son style trop gaulois que Dupleix, sur ses quatre-vingts ans, écrira sa défense et illustration : *Liberté de la langue française dans sa pureté*.



Abbé de l'Epée

La véritable manière d'instruire les sourds et muets

1784



L'institution fondée par l'Abbé de l'Epée (1712-1789), chanoine dans le diocèse de Troyes, est devenue en 1791, par décret de la Constituante, l'Institut National des Sourds et Muets. Touché du sort de deux jeunes filles privées de l'ouïe et de la parole, l'abbé cherche un système de communication approprié, au moyen de la signification gestuelle et du dessin. Affinée par l'abbé Sicard, qui publie en 1804 le *Dictionnaire des signes pour les sourds et muets*, sa méthode reste, pour l'essentiel, pertinente aujourd'hui.

A travers cette extraordinaire et bénéfique invention, l'ouvrage intéresse la philosophie par les problèmes qu'il pose sur la nature des signes et l'origine des langues ; et par la question, troublante à l'époque, de la transmission de la Parole divine à ceux qui n'ont pas le secours de l'humaine.



codif. 35.7253.4, 1984

216 p., 75 francs.

Fontenelle

Œuvres complètes

1678-1757



Une longue et brillante carrière d'homme de lettres, une réputation de bel esprit, un style parfait : toutes choses qui ont fait oublier que Bernard de Bovier de Fontenelle (1657-1757) est aussi philosophe. Il entre à l'Académie française en 1691 ; en 1697, à l'Académie des sciences, dont il reste Secrétaire jusqu'en 1737, et rédige les célèbres *Eloges*. Dans le même temps il s'occupe de sciences exactes, en particulier des mathématiques de l'infini.

Fontenelle s'intéresse autant à l'histoire des sciences qu'à la critique littéraire, et construit la rationalité propre à chacune par une méthode analogue : montrant que, dans l'explication des opérations de la nature, les modèles des mythologies (chez les Anciens et chez les Primitifs) procèdent, comme nos propres savoirs, du connu à l'inconnu et ne sont pas moins rationnels que les modèles mécaniques de la science cartésienne.

La publication des *Œuvres complètes* s'achève bientôt : 6 tomes sont désormais disponibles, les 7^e et 8^e paraîtront en 1996 et 1997.



codif. t.I, 35.8311.9, 1990, 590 p., 260 francs ; t.II, 35.8456.2, 1991, 439 p., 220 francs ; t.III, 35.8064.4, 1989, 480 p., 198 francs. ; t.IV, 35.8647.6, 1992, 375 p., 210 francs ; t.V, 35.9050.2, 1993, 570 p., 290 francs ; t.VI, 35.9257.3, 1994, 541 p., 290 francs.

La Logique ou art de discourir et raisonner

1603

La *Logique* demeura l'unique traité en français jusqu'à la parution de *L'Art de penser* de Port-Royal. Elle ouvre le *Corps de Philosophie* par la «science instrumentaire» qui seule rend efficaces les virtualités naturelles de l'esprit humain condamné à l'erreur, non par essence, mais en raison du péché originel. Lecteur de l'*Organon* d'Aristote, Dupleix refuse cependant de couper la logique des diverses formes du discours, et intègre à sa réflexion la grammaire et la rhétorique.

codif. 35.7246.8, 1984,
376 p., 98 francs.

La Physique ou science des choses naturelles

1603

La *Physique* fait la seconde partie du *Corps de Philosophie* ; elle présente à la fois une histoire des théories du monde corporel et une réflexion sur sa méthode et son objet : la physique est-elle véritablement une science, et que faut-il entendre sous le terme de nature ? La reprise de la physique aristotélicienne, en opposition à la doctrine thomiste, s'agrément de questions variées sur la diversité des choses naturelles ; elle s'achève sur une théorie de l'âme comme forme du corps déjà bien différente de celle d'Aristote.

codif. 35.8394.5, 1990,
655 p., 295 francs.

La Métaphysique ou science surnaturelle

1610

Première des disciplines et supérieure à toutes en tant que science de l'Étant pris universellement, la métaphysique est dite surnaturelle pour ce que, sans considération des propriétés mortelles et corruptibles, elle a pour objet l'être séparé de la matière : l'âme raisonnable, les anges, Dieu. Quoique Dupleix prenne soin de distinguer la métaphysique de la théologie, celle-ci se trouve maintes fois convoquée au secours de celle-là, sans passer toutefois par la référence obligée à S. Thomas. L'angélologie et la démonologie sont l'occasion de curiosités et anecdotes où le plaisir du conteur rivalise avec l'érudition de l'historien.

codif. 35.8510.6, 1992,
911 p., 390 francs.

L'Éthique ou philosophie morale

1610

Dernière partie de la philosophie, la morale est susceptible d'un enseignement théorique, comme les sciences spéculatives. L'auteur fait ici œuvre d'historien, par la confrontation des conceptions stoïcienne et péripatéticienne — à laquelle va sa préférence —, mais surtout de théoricien, en reconstruisant la compatibilité de l'éthique aristotélicienne et de la morale héritée du christianisme, dont une philosophie moderne ne peut désormais se passer. Sa méthode est analytique et procède par concepts : le bien et le souverain bien, la vertu et les vertus, la justice et les relations humaines ; à chaque fois est prise en compte la double dimension du sujet humain : individu privé, mais aussi élément d'un collectif.



codif. 35.9213.6, 1994
493 p., 250 francs.

Frédéric II

Œuvres philosophiques

1740-1780



La Prusse ne fut-elle pas l'œuvre véritable de ce prince qui, philosophe amoureux de la France, invente le mythe — et la réalité — de l'état prussien, et met l'Europe à feu et à sang : le long règne de Frédéric-le-Grand (1712-1740-1786), n'a compté cependant que douze années de campagnes : le roi-philosophe s'est soucié plus qu'on ne croit de l'administration de son royaume, en despote vraiment éclairé.

Les histoires littéraires allemandes l'ignorent, parce qu'il écrit en français ; la littérature française également, puisqu'il est prussien — on ne sait de lui que sa relation passionnée avec Voltaire, et les injures de l'ingrat. Sa pensée réfléchit parfaitement l'idéal des Lumières : l'éducation et l'université retiennent son attention — certaines pages annoncent Fichte et Humboldt ; s'il croit en Dieu, son scepticisme, autant que la sagesse et la politique, le porte à la tolérance ; prince, il réfute Machiavel, au nom de la raison et de la justice ; à la spéculation, il préfère la morale, et cherche dans l'amour-propre un mobile réel, et universel, pour la vertu ; critique sévère de l'état des lettres en Allemagne — n'a-t-elle pas manqué sa Renaissance, coupée en deux par le fanatisme religieux ? — il fonde l'Académie des Sciences de Berlin, de langue française.





Fort apprécié dans les Salons pour ses talents et sa drôlerie durant son séjour à Paris comme secrétaire d'ambassade du Royaume de Naples, l'abbé Ferdinand Galiani (1728-1787) regagne sa ville natale après 1764, où il devient ministre des Finances. Son goût pour l'économie se manifeste dès l'âge de 16 ans, dans un essai sur la monnaie troyenne ; à 20 ans, il écrit un grand ouvrage en italien, *Della moneta*, paru à Naples en 1751.

La célébrité lui vint de ses *Dialogues sur le commerce des blés*, rédigés en français, qui circulèrent sous forme manuscrite, avec grand succès, jusqu'à ce que Diderot et Mme d'Epinay les fissent publier. L'Abbé y prend le contre-pied des Physiocrates : il pose que la hausse des prix est un indice de prospérité, que la valeur se fonde sur l'utilité et la rareté des biens, et, en ceci très moderne, que la monnaie même est une marchandise. «Un livre unique» disait Turgot ; l'un des ouvrages d'économie politique les plus admirés et les plus discutés à l'époque, annonçant, à bien des égards, la problématique de l'économie politique anglaise.



De Gerando De la génération des connaissances humaines

1802



Un homme qui abuse de sa faculté d'écrire, il se mêle de tout, il se fourre partout...» disaient de Joseph-Marie de Gérando, baron d'empire (1772-1842), ses collègues de l'Institut. Elève chez les Oratoriens et destiné à l'Eglise — mais la révolution l'en empêcha — deux fois en exil pour ses tendances royalistes, il fut attaché au Ministère de l'Intérieur sous l'Empire et professeur de droit administratif sous la Restauration.

Plus que par ses écrits philosophiques, pourtant couronnés par l'Institut et l'Académie de Berlin, de Gérando est connu pour ses activités administratives et philanthropiques — véritable professionnel de la réintégration de tous ceux qu'il nomme les «exilés» (malades, sourds-muets, enfants sauvages, fous, indigents : les exclus). On le considère également comme fondateur de l'Ecole des Chartes, sans oublier ses travaux relatifs à l'anthropologie, lors de l'expédition du capitaine Baudin vers les terres australes.

Idéologue mais spiritualiste, de Gérando englobe l'idéologie dans l'éclectisme. Son mémoire répond à la question de l'Académie de Berlin : démontrer l'origine de toutes nos connaissances, en présentant les arguments, anciens ou inédits, de manière nouvelle. Le problème ainsi posé fait d'abord du philosophe un historien : voici donc testée, de l'Antiquité jusqu'à Kant, la valeur des hypothèses proposées sur l'origine des idées. D'où ressort la nécessité d'une théorie nouvelle à établir sur les manques des précédentes, en conservant leurs acquis : si la doctrine des idées innées est démonstrablement fausse, le sensualisme demande en outre une théorie des facultés.

De la peine de mort en matière politique Des conspirations et de la justice politique

1821-1822



La Monarchie de juillet fit de François Guizot (1787-1874) un personnage politique de premier plan : ministre de l'Instruction publique, puis chef du gouvernement. Resté à l'écart de l'administration napoléonienne, il occupe sous l'Empire la chaire d'histoire moderne que Fontanes créa pour lui à la Faculté des Lettres de Paris. Considéré comme l'un des fondateurs de l'idéologie libérale, on l'apprécie peu dans les milieux absolutistes de la Restauration.

Lancés dans tous les journaux de l'opposition, les deux ouvrages eurent un retentissement considérable. Tous deux défendent la pureté de la justice, et donnent à la fois une analyse et un programme : quelles sont les limites qui séparent le judiciaire du politique ; comment éviter les abus où se mélangeraient les deux instances ? Or la fréquence des conspirations, symptôme du mauvais fonctionnement de la société et du gouvernement, entraînent leur « rapprochement fatal » — d'où la déviation d'une justice politique. La peine de mort s'impose-t-elle ? Dans les lois, oui ; mais de la nécessité de leur application, Guizot doute : car la décision dépend de la spécification des cas. D'autant que l'efficacité morale de la peine de mort — laquelle a déjà perdu toute efficacité matérielle — est à peu près nulle en matière politique.



Guyau

Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction

1885



Psychologue et surtout moraliste, métaphysicien à ses heures, artiste toujours et poète : c'est ainsi qu'Alfred Fouillée présente Jean-Marie Guyau (1854 -1888), son beau-fils, malade dès l'enfance, qui partagea sa vie brève, retiré à Menton, entre la poésie et la philosophie, penchant, pour l'une, vers un panthéisme stoïcien, et pour l'autre vers l'idéalisme platonicien.

Tout en se distinguant de l'hédonisme et de l'utilitarisme, une morale « libre » peut trouver ses impératifs sans leur chercher un fondement rationnel, « purement scientifique » : le modèle kantien laisse place à une morale naturaliste et positive, sans référence au suprasensible. C'est à l'activité surabondante de la vie que Guyau rapporte ce qu'il appelle des « équivalents » de l'obligation morale : la puissance vitale mesure le devoir — sans préjudice de l'altruisme, du sacrifice ni de la pitié universelle. On devine pourquoi Nietzsche avait soigneusement annoté son exemplaire de l'*Esquisse* : à la fois pour s'y reconnaître et s'en distinguer.



Helvétius

De l'esprit

1758



Claude-Adrien Helvétius (1715-1771), fermier général dès l'âge de 23 ans — dépensant sa fortune, dit-on, en plaisirs et en bienfaits — quitta la finance pour les lettres vers 1750, et s'essaya d'abord à la poésie et au théâtre ; lecteur de Condillac, il opta pour la philosophie.

«L'affaire Helvétius» met en cause l'esprit et le principe de l'*Encyclopédie*. En 1759, l'auteur voit son premier ouvrage, condamné par la Sorbonne, le Parlement et le Pape, brûlé de la main du bourreau, et lui-même contraint de se rétracter. Or son idée maîtresse, que l'esprit n'est que le produit de l'éducation, exige et justifie la diffusion des «lumières» : pas de progrès ni de bonheur sans instruction. A l'appui, les thèses que défendra plus complètement le traité *De l'homme*, vingt ans après, sur la moralité, les relations entre les hommes, et l'intérêt compris comme premier moteur de toutes les actions.





La lecture du second traité s'impose, si l'on veut saisir l'ensemble, et l'actualité, de la pensée d'Helvétius. On y trouve la défense et illustration des thèses, controversées, du précédent — la notion d'intérêt ; la généalogie des croyances religieuses, et leur inanité ; la critique du rôle social et politique du clergé — avec l'exposé, sans détour ni sous-entendus, d'un matérialisme conséquent ; plus une critique, très significative, de *l'Emile* de Rousseau. Philosophe de l'éducation, Helvétius se fait réformateur, et définit l'esprit d'une organisation de l'instruction publique. *De l'homme*, enfin, pose le problème de l'humanité, à tous les sens du terme : nature ou essence spécifique, bienveillance, mais aussi coexistence des nations par toute la terre.



D'Holbach

Système de la nature

1770



Il suffirait presque, pour présenter Paul-Henry Thiry, baron d'Holbach (1723-1789) — «le maître d'hôtel de la philosophie», disait Grimm — de rappeler que la plupart de ses livres furent condamnés en France par le Parlement et mis à l'Index à Rome. Né dans le Palatinat, il vit à Paris, et reçoit chez lui tout ce qui pense alors. Qui est-il ? Wolmar, l'athée vertueux de Rousseau ; mais aussi, selon Voltaire, qui craint pour sa propre royauté intellectuelle, «un diable d'homme inspiré par Belzébuth» ; Frédéric II, prudent, défend contre lui «l'ordre du monde» ; mais Diderot lui sait gré de faire «pleuvoir des brûlots dans la maison du père». Le baron dérange : il a rompu avec la première génération des Lumières par son athéisme intransigeant et son matérialisme systématique, et sa volonté, partagée par Diderot et la «coterie holbachique», d'une pensée radicalement nouvelle en philosophie, en morale et en politique.

Chimiste plus que physicien, il a rédigé plus de 400 articles scientifiques pour l'Encyclopédie, traduit Hobbes, Collins et Toland, et se consacre, après 1766, à la critique de la religion (quelle qu'elle soit) et de son alliance avec l'Etat. Le *Système de la nature* est le premier grand système matérialiste depuis l'Antiquité, qui rappelle le propos de Lucrèce : rendre les hommes heureux en les délivrant de la peur entretenue par les chimères. Contre elles, la Nature : de la matière et du mouvement naissent toutes différences et qualités — l'homme ne fait pas exception. La connaissance se fonde sur l'expérience, l'empirisme se passe de la métaphysique. Déisme, théisme, religion, providence, cause suprême, finalité, immortalité de l'âme, etc. : autant de notions issues des arrière-mondes dont la philosophie a mission de libérer la pensée.



Le nouveau modèle éthico-politique proposé par d'Holbach a nourri les débats préalables à la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789 ; sans doute eut-il une part non négligeable dans cette «révolution horrible» que redoutait Voltaire à la lecture d'un système préconisant le plus grand bonheur pour le plus grand nombre, et le droit des peuples à déposer les tyrans.



Hotman

La Gaule française

1574



auvé des massacres de la Saint Barthélémy par ses étudiants, à Bourges, puis réfugié à Genève et à Bâle, François Hotman (1524-1590) juriconsulte fort connu, conseiller politique et professeur de droit, avait un goût marqué pour l'intrigue et la polémique. Sa *Franco-Gallia* (1573) en témoigne : sitôt traduite en français par Simon Goulart, elle lance dans la bataille qui oppose les protestants au pouvoir royal un manifeste où se mêlent habilement l'argumentation et l'érudition, et dont l'influence se fera sentir jusqu'au début du XVIII^e siècle.

Le livre de François Hotman fut le premier ouvrage lisible en français qui mette radicalement en question l'absolutisme royal et la monarchie héréditaire. C'est dans l'histoire de la royauté chez les Francs que l'auteur trouve ses arguments pour soutenir la thèse d'un gouvernement mixte (le roi, la noblesse, et le peuple ensemble), d'une monarchie élective qui distingue constitutionnellement le roi (sa personne et ses biens) de la Couronne (le royaume lui-même, inaliénable, dont le roi n'a que l'usufruit et qui appartient au peuple souverain) ; il récuse ainsi d'avance la formule de l'absolutisme «l'Etat c'est moi».



Lachelier

Du fondement de l'induction

1902



'est constituée en France à partir de 1870 une université philosophique qui devra porter le nom de Jules Lachelier», écrivait Léon Brunschvicg. C'est en effet dans l'institution que s'accomplit la philosophie réflexive de Lachelier (1832-1918). Normalien, agrégé, docteur, professeur, inspecteur général de l'Instruction publique pendant 42 ans, président du jury d'agrégation, il définit pour l'enseignement philosophique (dont il appartient à l'Etat laïc de garantir la liberté) une vocation culturelle dans la formation des élites propres à gouverner. Conservateur et monarchiste, catholique, il souhaitait, non une révolution sociale, mais une rénovation morale — l'Eglise étant le principal guide vers la destination supérieure de l'homme et de la société.

La philosophie réflexive se caractérise par un renouveau du spiritualisme, «dévoté» par Victor Cousin, joint à une opposition de principe à toute forme de matérialisme — celui-ci hérité de «l'âge barbare de la philosophie, c'est-à-dire le XVIII^e siècle», école de scepticisme, d'empirisme et de sensualisme. C'est la conscience intellectuelle qui confère au monde son objectivité : la psychologie (ancrée, avec Broussais, dans la physiologie) doit donc trouver son fondement dans la métaphysique, science de la pensée. En épistémologie, Lachelier dénonce l'insuffisance du déterminisme scientifique : car l'induction qui permet de passer du fait à la loi suppose plus que la causalité (efficiente), à savoir la finalité, principe d'ordre et condition de possibilité fondamentale de la nature.

On a célébré chez Lachelier le «beau français» qui fit de lui un maître de la langue philosophique : il eut le souci constant de la réformer, par le respect de la nature des mots et le retour à l'étymologie philosophique.

Lamarck

Recherches sur l'organisation des corps vivants

1802



La vie du Chevalier de Lamarck (1744-1829) appartient à la légende de la science, et bien des polémiques s'attachent à ce nom. Ayant quitté les armes pour les sciences, il subit, entre autres malheurs, la défaveur du pouvoir impérial, l'incompréhension de ses collègues et l'hostilité marquée du puissant baron Cuvier. Buffon cependant le protégeait ; en 1778, l'Académie des sciences le reçoit ; suit en 1794 sa nomination de Professeur de Zoologie au Museum d'Histoire Naturelle.

Les *Recherches* offrent une excellente introduction à la *Philosophie zoologique*, plus complexe et plus connue. L'intérêt de l'auteur pour la chimie et la météorologie ont nui à sa réputation scientifique ; mais, reconnu en botanique et en zoologie, il compte parmi les premiers à nommer «biologie» la science du vivant où convergent, comme il le montre, les deux disciplines, au sein d'une théorie du changement des formes vivantes. Suivant, et dépassant, ses premières intuitions transformistes, Lamarck cherche à fonder la biologie dans une «philosophie» des principes qui gouvernent la nature, appuyée sur l'idée d'une série progressive et graduée des classes zoologiques, en une hiérarchie qui va des infusoires à l'homme. Cette échelle correspond à une généalogie, et la classification se révèle une histoire.



codif. 35.7474.6, 1986

152 p., 75 francs.

La Mettrie Œuvres philosophiques

1737-1752



édecin philosophe — il a étudié auprès de Boerhaave — Julien Offray de La Mettrie (1709-1751) s'aliéna tout ensemble ses confrères des deux bords, par ses travaux sur la sexualité, les maladies vénériennes, le vertige, autant que pour le matérialisme de ses écrits philosophiques, jugés dangereux pour la religion bien sûr, mais aussi pour la morale et la société. Après la condamnation de *l'Histoire naturelle de l'âme* et de *L'homme machine*, il accepta l'asile que lui offrit Frédéric II à la Cour de Prusse, où il mourut, dit-on, d'une indigestion.

Epicurien, il voit dans la méconnaissance de la nature l'origine des religions, et conçoit le plaisir comme une dimension naturelle du vivant ; avant Cabanis, il travaille sur les rapports du physique et du moral dans l'homme, et substitue le concept d'organisation au dualisme de l'âme et du corps ; après Spinoza, et avec Montesquieu et d'Alembert, il montre que la liberté est l'effet des lois, et non leur principe, et qu'on ne troublerait aucunement l'ordre public en ne justifiant les institutions que par leur utilité. Les œuvres philosophiques rassemblées en ces deux volumes (t. I : 1751 ; t. II : 1737-1752) éclairent le sens particulier de ce combat pour la liberté d'expression.



codif. t.I 35.7611.3, 1987, 400 p., 160 francs.

t.II 35.7755.8, 1987, 360 p., 150 francs.

La Mothe Le Vayer

Dialogues faits à l'imitation des anciens

1630-1631



audé (présent dans l'ouvrage sous le nom de Télamon) l'appelait le Plutarque de la France : mais chez François de La Mothe Le Vayer (1588-1672), la référence à l'Antiquité est fort irrévérencieuse. Contemporain de Saint François de Sales et de Descartes, il se trouve à la charnière de l'anticléricalisme gaillard et du rationalisme naissant ; il entra cependant à l'Académie française en 1639, et Richelieu le fit précepteur du duc d'Orléans, puis du jeune roi lui-même.

Les *Dialogues* déconcertent par l'usage systématique du paradoxe (contre l'opinion vulgaire) et de la référence (thème de l'imitation) : mais tous deux ont pour fonction d'exprimer la diversité dans la nature comme dans l'histoire, sans crainte de la contradiction. La philosophie sceptique, soutenue par une logique de la vraisemblance, juxtapose, associe ou entrecroise des contenus de pensée multiples, et rend une valeur à l'arbitraire et à l'omission. L'œuvre paraît au paroxysme de la querelle qui oppose mystiques et libertins : elle affirme la vanité du dogme officiel, et la relativité des religions, dont elle puise maints exemples aux relations de voyage alors en vogue.



Laplace

Exposition du système du monde

1796



Pierre-Simon Laplace (1749-1827), mathématicien particulièrement versé dans l'Analyse, devint très tôt professeur à l'Ecole militaire de Paris. Le Consulat le vit ministre, l'Empire le fit Comte, et la Restauration Pair de France. Il fut de toutes les institutions scientifiques, et siégea, en sa qualité d'écrivain, à l'Académie française.

Sans écriture mathématique ni calcul, *l'Exposition* décrit l'univers suivant la mécanique newtonienne : la loi de l'attraction universelle fait du monde un système, et, contrôlant la moindre interaction, en donne une connaissance intégralement déterminée, les calculs astronomiques ayant réduit les irrégularités qui jusque-là résistaient à l'analyse. A Napoléon qui lui demandait de préciser le rôle de Dieu dans son système, Laplace répondit : «Sire, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse...» Outre la thèse du déterminisme, l'ouvrage offre de surprenantes intuitions cosmologiques sur la formation des astres ou l'hypothèse des trous noirs.



La Popelinière

L'histoire des histoires

1599



Lancelot du Voisin de La Popelinière (1541-1608), protestant, joua un rôle actif dans les guerres civiles et religieuses ; il rédigea la protestation contre les décisions prises aux Etats de Blois, mais, plutôt modéré dans ses ouvrages, devint suspect à ses coreligionnaires. Il abjura peu avant sa mort.

Les titres que nous rassemblons composent l'un des premiers traités de philosophie de l'histoire en langue française. *L'histoire des histoires*, étude comparative des civilisations, recense les grands traités historiques de l'Antiquité au XVI^e siècle, et les classe suivant l'alternance du déclin et du renouveau. Avec *L'idée de l'histoire accomplie*, l'auteur réfléchit sur la méthode et la fonction de l'historien : comment mesurer la subjectivité du «narré», quelles règles suivre dans la compréhension et l'organisation des événements ? Nous y joignons *Le dessein de l'histoire nouvelle des Français*, méditation issue des guerres de religion.



Leroux De l'humanité

1840



Étrange penseur que Pierre Leroux (1798-1871), polytechnicien, mais maçon, typographe, puis imprimeur à Boussac, pythagoricien et saint-simonien. En 1824 il fonde *Le Globe* avec Dubois et de la Chevadière ; avec George Sand, la *Revue indépendante*. La révolution de 1848 le porte à l'Assemblée Constituante, puis à la Législative ; après le coup d'Etat il s'exile à Londres et enfin à Jersey.

La vie future de l'homme, c'est l'humanité : Leroux en donne la démonstration par l'étude des Anciens jusqu'à Jésus-Christ. Le lien de l'individu à l'humanité n'est pas la charité, qui s'adresse à Dieu, mais la solidarité, laquelle doit se traduire dans les institutions : propriété, famille, patrie — structures qui deviennent abusives dès qu'on les sépare du Tout. L'ouvrage tente de définir une philosophie politique moderne issue du socialisme, tout en renouant avec le « noble rêve » des classiques, mais sans ses principes inégalitaires ; il affirme l'hétérogénéité du politique, dont aucune société humaine ne peut faire l'économie.



Le Roy

De la vicissitude ou variété des choses en l'univers

1575



u siècle où la langue latine commence à le céder à la «vulgaire», Louis Le Roy (1510-1577) parmi les premiers donne à la langue française de la vigueur, du rythme et de l'harmonie. A ce grand traducteur des auteurs grecs, professeur au Collège de France en 1572, on doit plusieurs écrits politiques, ainsi qu'une vie de Budé rédigée en latin.

De la vicissitude est l'ouvrage d'un homme de la Renaissance, tout ensemble fasciné par l'encyclopédie et l'invention. Somme de l'histoire passée à travers les arts, les armes et les lois, qui garde, pour référence privilégiée, l'histoire romaine, l'ouvrage célèbre les inventions et trouvailles de l'âge renaissant, et la reconquête du savoir après mille ans d'oubli. Le thème de l'imitation des Anciens et de leur parfaite sagesse se trouve tempéré par une philosophie de la nouveauté, en particulier dans les lettres et les armes qui rivalisent pour l'accroissement des connaissances et de la puissance. Il reste beaucoup à inventer : tel est le dernier mot du livre, et le moyen d'échapper au schéma qui organise l'étude historique : grandeur et décadence — pourvu que l'esprit de la Renaissance accomplisse sa tâche et renverse cette loi.



Linguet

Théorie des lois civiles

1767



'on aimerait à narrer par le menu la vie de Simon-Nicolas-Henry Linguet (1736-1794), brillante comme son style et audacieuse comme sa pensée. Il échoue à l'Académie française, et s'en venge en d'abominables pamphlets ; entre au Barreau de Paris, d'où les envieux le font exclure ; fonde un journal politique qui lui vaut la Bastille et l'exil ; gagne, et perd, les faveurs de Joseph II pour avoir soutenu les insurgés du Brabant ; plaide la cause de Saint-Domingue à l'Assemblée constituante, puis dénonce les principes de la Révolution — et le voici condamné à mort.

Ce «Copernic de la législation» use étonnamment du paradoxe pour construire sa *Théorie* au sein d'une polémique diversifiée. Contre les Physiocrates, il réfute l'origine agricole de la société : la propriété résulte de la victoire des chasseurs sur les bergers ; il considère les traités du droit naturel comme des «traités de servitude» : le droit civil s'identifie au politique, et la société n'a pas d'autre origine que la violence, car les hommes, non plus que les animaux, n'échappent au rapport primordial de domination. D'où suit que la loi ne fonctionne pas comme principe, mais comme simple régulation des conflits. Linguet, juriste, souligne le pouvoir qu'ont les hommes de changer le droit ; l'anachronisme de la législation demande plus qu'une réforme : une révolution ?



Mably

De l'étude de l'histoire De la manière d'écrire l'histoire

1775/1783



Frère de Condillac, Gabriel Bonnot, abbé de Mably (1709-1785) fut un temps secrétaire du Cardinal de Tencin son oncle ; il travailla par la suite pour le prince de Parme, complétant le Cours d'études laissé par son frère pour l'instruction de l'enfant.

Enseignement paradoxal : car ces leçons d'histoire remettent en question la fonction même du prince, en ce qu'elles suivent strictement les principes du *Contrat social* et de l'*Emile* : que l'égalité est naturelle entre les hommes ; que la tyrannie est consubstantielle à la monarchie ; et que la politique ne se conçoit pas sans la morale. L'histoire, appuyée sur une anthropologie rationnelle, révèle des principes universels et transcendants propres à fonder la politique ; laquelle n'est pas le fait du prince, mais de tous les hommes. A l'arrière-plan, deux références : Machiavel et Bossuet.





sprit curieux et savant que ce gentilhomme de Lorraine (1656-1738), versé dans les langues et coutumes orientales, amateur de philosophie, d'archéologie et de sciences naturelles, héritier de la tradition libertine du XVII^e siècle autant que du rationalisme cartésien. Sa carrière se fait hors de France : en 1692, consul général en Egypte, ambassadeur en Abyssinie, consul à Livourne, puis inspecteur des Etablissements français sur le Levant et les îles de Barbarie.

«Le Telliamed ! Un livre arabe !» — Flaubert, après d'autres, en a bien ri, et l'on a vivement discuté, au XVIII^e siècle, de cet ouvrage qui circule d'abord sous forme de manuscrit, interdit pour ses thèses anti-religieuses. L'auteur élabore une théorie de la terre qui, à partir d'observations reconnues, explique l'histoire du globe, l'origine des êtres vivants et le devenir des mondes sans tenir compte des doctrines créationnistes de l'Eglise. Mais passé cent ans, après Darwin, il ne semble plus si fantaisiste de soutenir l'immensité des temps géologiques, ni de faire naître tous les animaux de la mer — «Moi je vois plus loin ! s'écria Pécuchet : l'Homme descend des Poissons !»



Mariotte

Essai de logique

1678



bbé propriétaire du prieuré de Saint-Martin-sous-Beaune, qu'il reçut pour prix de ses travaux, Edme Mariotte (?1620-1684), membre de l'Académie des Sciences, fort estimé de ses contemporains, est surtout connu pour ses découvertes en hydrostatique et la loi de compressibilité des gaz.

Par son *Essai de Logique contenant les principes des sciences, et la manière de s'en servir pour faire de bons raisonnements*, l'auteur, physicien et philosophe, espère, pour l'accroissement des sciences et contre l'esprit de secte, mettre fin aux disputes des savants et aux erreurs des sceptiques, dont il cherche à la fois les causes et le remède. En arithmétique, en géométrie et en physique, il teste la validité des principes, définitions et propositions et montre leur bon usage, faisant tout ensemble œuvre de savant et d'épistémologue. L'*Essai* présente en outre cette originalité, d'affirmer l'importance de l'expérience en un temps où le choix d'une démarche exclusivement rationnelle dominait la science classique. Condorcet le célébrait pour avoir introduit en physique l'esprit d'observation et de doute.



Mersenne

Questions inouïes

1634



Le surnom de «boîte aux lettres de l'Europe» dit clairement le rôle que jouait le P. Marin Mersenne, Minime (1588-1648), pour ses contemporains. Condisciple, au Collège de la Flèche, et ami de Descartes, traducteur de Galilée, il brille par ses travaux de mathématiques — l'informatique n'ignore pas les «nombres de Mersenne» — et intervient dans le débat philosophique et théologique en polémiste érudit, parfois violent.

Qu'on ne cherche pas aux *Questions* une doctrine ou un système : elles traduisent plutôt la persistance de problèmes convergents, et l'ensemble des influences qui traversent le siècle. Le volume rassemble : les *Questions inouïes*, les *Questions harmoniques*, les *Questions théologiques*, les *Mécaniques de Galilée*, et les *Préludes de l'harmonie universelle*.



Metzger

La méthode philosophique en histoire des sciences

1914-1939



La double formation d'Hélène Metzger-Bruhl (1889-1944) — étudiante en cristallographie, elle suit les cours de Lalande et de Léon Brunschvicg, et soutient une thèse ès-Lettres — a fait d'elle une authentique philosophe des sciences ; par deux fois lauréate de l'Institut, elle travaille en marge des institutions universitaires, mais joue un rôle actif au Centre de synthèse et au Comité international d'histoire des sciences. En 1941 elle quitte Paris pour Lyon, et se joint au groupe d'études des intellectuels juifs exclus de l'Université. Arrêtée en février 1944, elle meurt à Auschwitz.

Sa méthode philosophique : se faire le contemporain des savants dont on parle. L'historien devient épistémologue, à la condition de ne pas mesurer le savoir passé à l'aune du présent, mais de reconstituer la problématique propre à l'époque considérée. Le volume montre comment s'applique ce principe, dans des articles consacrés à Meyerson, Lévy-Bruhl, Pierre Duhem, l'Ecole de Vienne, aussi bien qu'à Buffon, Van Helmont, Lemery et Lavoisier. Histoire, mais aussi débat sur la fonction de l'histoire des sciences.



Meyerson

De l'explication dans les sciences

1921



our Emile Meyerson (1859-1933) la philosophie reste indépendante de toute profession ou carrière : de la fabrication de l'indigo synthétique, il passe à l'agence Havas, puis dans l'organisation philanthropique du baron Rothschild. Né en Pologne russe, il fait de solides études en Allemagne puis s'installe en France en 1882 : recevant chaque semaine en son salon parisien scientifiques et philosophes, il se distingue par son immense érudition tant en sciences (même de pointe) qu'en philosophie. Son premier travail, en 1889, portait sur les anciennes mathématiques égyptiennes ; suivront des écrits sur la chimie, puis des ouvrages d'épistémologie.

Son propos : une théorie de la connaissance, par l'analyse des procédures de l'explication scientifique, à travers les hypothèses anciennes et modernes — en soulignant que les théories périmées ou erronées sont aussi instructives et intéressantes que les contemporaines réputées vraies. L'activité scientifique tente invariablement de réduire le réel à l'identité au moyen de la causalité, mais se heurte à la résistance du devenir (le principe de Carnot en donne le meilleur exemple), indice d'un irrationnel qui est la marque du réel.

Si Bachelard s'est défini contre Meyerson, H. Metzger (qui lui a consacré un article dès 1922), A. Koyré et T. Kuhn l'ont suivi, et par sa méthode renouvelé l'histoire des sciences.



Poulain de la Barre De l'égalité des deux sexes

1673

Non le premier, mais le plus moderne des féministes, tel apparaît François Poulain de la Barre (1647-1725), docteur en théologie, prêtre turbulent et révoqué, philosophe cartésien converti au calvinisme à Genève, où il se marie et enseigne les belles-lettres.

Il proclame, non la supériorité ou la différence, mais, tout bonnement, l'égalité réelle des hommes et des femmes : «l'esprit n'a pas de sexe» — ce qui donne à ces dernières accès au savoir, mais aussi à toutes les fonctions sociales qu'on a coutume de leur refuser. La méthode cartésienne appliquée en sociologie lui permet de dénoncer les préjugés, de révoquer en doute des principes qui sont l'effet des institutions, plutôt que l'expression de la vérité, de nier, enfin, toute distinction d'essence entre des êtres qui n'ont de différences qu'accidentelles.



Proudhon

De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise

1860



Pierre-Joseph Proudhon (1808-1865) : une vie mouvementée, une pensée «scandaleuse». Typographe, il étudie l'économie politique dès 1840 (*Qu'est-ce que la propriété ?*) sans jamais abandonner la théologie. La lecture de Lamennais fut décisive. La révolution de 1848 le rend vite très populaire : il accepte la rédaction du *Représentant du Peuple*, trois fois supprimé, et devient Député de la Seine à la Constituante. Condamné pour délit de presse, il s'enfuit à Genève puis revient se constituer prisonnier à Sainte Pélagie.

De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise, saisi huit jours après sa publication, lui valut une amende de 4000 francs et trois ans de prison : il y échappe en s'exilant à Bruxelles, où il demeure malgré la remise de sa peine. «Epopée philosophique», l'ouvrage présente à la fois une réflexion sur l'histoire et un programme politique. La religion jusqu'alors a organisé les sociétés occidentales : le principe de la transcendance répète dans toutes les institutions la structure de hiérarchie et d'inégalité — Proudhon voit même dans la tentative communiste, unificatrice, une rémanence de l'illusion religieuse. La justice dans la révolution, au contraire, fonderait une société où la personne humaine deviendrait sujet libre et actif du devenir collectif. Une exception : la famille (le mariage surtout), irrémédiablement hiérarchique.



codif. t. I 35. 7998. 4, 1989, 576 p., 220 francs ; t. II 35. 7999. 2, 1989, 378 p., 160 francs ; t. III 35. 8219. 4, 1990, 809 p., 300 francs ; t. IV 35. 8220. 2, 1990, 606 p., 240 francs.

Quatremère de Quincy

Considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art

1815



La carrière d'Antoine-Chrysostome Quatremère de Quincy (1755-1849) lie étroitement les activités politiques (en 1791, à l'Assemblée Législative, puis en 1797, au Conseil des Cinq-Cents) à la défense des beaux-arts. En 1814, Quatremère est nommé Censeur royal, puis Intendant des Arts et Monuments, professeur d'archéologie, et en 1820 siège à la Chambre des Députés. Très tôt membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il reste Secrétaire général de celle des Beaux-Arts jusqu'en 1839.

L'œuvre désœuvrée : tel est le destin des ouvrages de l'art, lorsque le musée s'en empare, les coupant de leur destination, politique, religieuse ou culturelle. Contre les spoliations systématiquement pratiquées pendant les campagnes d'Italie et de Belgique, Quatremère invente la notion de patrimoine esthétique ; il critique du même coup l'institution révolutionnaire du musée, qui par ses démantèlements arbitraires, fait oublier que l'art a une finalité. Le musée machine d'État ? La polémique reste pertinente aujourd'hui.



Quételet Sur l'homme

1835



athématicien et astronome, professeur à Gand, puis à Bruxelles, Adolphe Quételet (1796-1874) fonda l'Observatoire de Bruxelles et les congrès de statistique. Membre de l'Académie royale, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris, et associé à la Société royale de Londres, il eut à cœur de développer la science statistique et ses applications, et, président de la Commission centrale de statistique de Belgique, d'en faire l'objet d'une coopération internationale.

Son originalité est d'avoir fondé la statistique sur les probabilités ; l'anthropométrie, l'économie, les sciences sociales en sont les domaines privilégiés. Son ouvrage *Sur l'homme et le développement de ses facultés* tente une définition de «l'homme moyen», concept qui répond empiriquement, à partir de données concrètes et calculables, à la question toujours trop vague et indéterminée de ce qu'est l'homme.



Quinet

Le christianisme et la révolution française

1845



rdre moral ou révolution permanente ? Disciple puis critique de Victor Cousin, germanophile enthousiaste puis teutophobe militant, le philosophe-historien Edgar Quinet (1803-1875) occupe en 1842 la chaire nouvellement créée au Collège de France de langue et littérature de l'Europe méridionale. Guizot fait suspendre le cours en 1845 ; réintégré après 1848 et acclamé par les étudiants, Quinet devient député à la Chambre ; s'exile en Belgique après le coup d'état du 2 décembre, et retrouve Paris assiégé en 1870.

La publication de son cours suscite de vives polémiques ; Quinet cependant se déclare fidèle au thème qu'il suit depuis le début de sa carrière de professeur : le rapport des littératures aux institutions religieuses. Mais le livre aborde des questions alors délicates : le rôle de la religion et des jésuites, les limites du pouvoir spirituel, l'infailibilité du Pape, etc. L'institution philosophique et l'Eglise ont trahi leur mission en étouffant l'esprit de la révolution. « A bas les jésuites et vive Quinet » : l'ouvrage sera longtemps lu dans les classes populaires comme un manifeste de l'éducation du peuple.



Ravaisson

De l'habitude

La philosophie en France au XIX^e siècle

1838



Le curriculum vitæ de Jean-Gaspard-Félix Lacher, dit Ravaisson-Mollien (1813-1900) suit le déroulement canonique d'une carrière universitaire : étudiant brillant, il remporte des prix, et se voit reçu premier à l'agrégation de philosophie ; disciple de Victor Cousin, il se fait tôt connaître en publiant un article parricide — et finit par jouer sous l'Empire le rôle que tenait le Maître sous la Monarchie de juillet : pour l'Exposition Universelle de 1868, le ministre Victor Duruy lui confie la rédaction d'un *Rapport sur la philosophie en France au XIX^e siècle* dans lequel il critique l'éclectisme cousinien, évalue la portée du positivisme et du socialisme, et l'importance de la physiologie pour la philosophie. Ravaisson sera par la suite Inspecteur général des Bibliothèques publiques, puis de l'Enseignement supérieur, et enfin Conservateur des antiquités au musée du Louvre.

Ravaisson parmi les premiers à l'époque remit à l'honneur l'étude de la métaphysique aristotélicienne ; le court essai *De l'habitude* s'en inspire, ainsi que de la lecture de Maine de Biran : l'auteur refuse de définir l'habitude comme un phénomène d'inertie et une simple accoutumance, pour en faire une propriété spécifique de la vie, qui, bien que soumise au mécanisme de la répétition, conserve, en une seconde nature, la spontanéité originaire du vivant.



Reclus

L'homme et la terre

1905



Né à Ste. Foy la grande (Gironde), Elisée Reclus (1830-1905), fils d'un pasteur protestant, fit ses études à Montauban puis à Berlin ; anarchiste en 1848, il s'exile après le coup d'état de 1851, voyage en Europe et en Amérique ; de retour à Paris, il collabore à la *Revue des deux Mondes* et au *Tour du Monde*. Il prend part à la Commune, comme garde national et aérostier ; prisonnier, le voici condamné à la déportation, mais la communauté scientifique s'élève et obtient que sa peine soit commuée en bannissement ; installé en Suisse, il commence sa *Géographie universelle*, dont la dernière partie (que nous publions) traite de l'histoire contemporaine. Il revient en France après l'amnistie, mais reste membre de l'Internationale des travailleurs ; en 1892, il sera nommé professeur de géographie comparée à l'université de Bruxelles.

L'Homme et la Terre : le premier ouvrage de géographie moderne, qui renouvelle cette discipline en la reliant à l'histoire, à l'économie et à la sociologie. Reclus travaille à la formation d'un concept d'humanité qui serait le produit achevé, quoique toujours en formation, de l'histoire des sociétés — sans oublier la leçon politique en faveur de l'égalité. Le dernier chapitre analyse la doctrine du progrès : notion problématique, qui, bien comprise, procède par l'intégration lente, réfléchie, et respectueuse, des diversités qui se rencontrent dans l'espace et le temps. Contre le surhomme, l'homme, c'est-à-dire la recherche d'une perfection, tant individuelle que collective, dont l'historien-géographe sait retrouver çà et là les éléments.



Renouvier Uchronie

1876



Charles Renouvier (1815-1903), philosophe universitaire, s'est très tôt spécialisé dans l'histoire de la philosophie française. Il y joua un rôle fondateur, pour avoir doté la discipline d'une rigueur scientifique purifiée de l'unanimisme ambiant de la fin du siècle.

L'ouvrage est singulier. Attribué à un moine copiste du XIII^e siècle, dans la meilleure tradition du roman picaresque, il mêle plaisamment récit et philosophie. L'Auteur récrit l'histoire de l'Occident, «telle qu'elle aurait dû être, et telle qu'elle n'a pas été», pour remettre en cause les schémas de la pensée européenne, en particulier lorsque celle-ci rencontre des cultures différentes, au cours des croisades ou dans la découverte des nouveaux mondes. Une lecture facile, érudite et plaisante.



Saint-Martin

Controverse avec Garat

précédée d'autres écrits philosophiques

1782-1802



Le Philosophe inconnu», ainsi se nommait lui-même le marquis Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803), qui inspira Balzac, en particulier dans *Louis Lambert*. En garnison à Bordeaux, il rencontra le mysticisme maçonnique, et quitta incontinent la carrière des armes pour la théosophie. Il fut, selon Joseph de Maistre, «le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes.» Initié aux mystères de l'Ordre, il était le principal disciple de Martinez de Pasqually, chef de la secte des martinistes ; mais se méfiant des pratiques occultistes, il opta pour le mysticisme spéculatif de Jakob Bœhme, dont il traduisit *L'Aurore naissante*.

Philosophe, cependant. Elève des Ecoles normales de la République en 1795 — pour lui, foyer d'athéisme et de matérialisme — le citoyen de Saint-Martin assiste au «cours d'analyse de l'entendement» du citoyen Garat : de là sortit la célèbre controverse qui, globalement, oppose l'illuminisme aux Lumières, en particulier sur la fonction des signes par rapport à la langue et au sens, lesquels, pour le Philosophe, ont leur source dans la parole spirituelle issue du Verbe divin. «Dans tout ce qui peut être connu de nous... il n'y a rien qui ne vienne par une semence et par un germe» : le principe s'applique à la pensée, au langage, aux sciences, à la morale et à la politique — la Révolution même, nonobstant ses principes faux, répond à un dessein de la Providence.



Abbé de Saint-Pierre

Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe

1713



Le «bon Abbé» est-il notre premier Européen ? La vie mouvementée de Charles-Irénée Castel de Saint-Pierre (1658-1743) coïncide avec la «crise de la conscience européenne». Quand la guerre est partout en Europe, celui qui se voulait «le bienfaiteur de la race humaine» affirme l'urgence de la paix universelle. Voué par naissance à l'état ecclésiastique, mais plus déiste que catholique, ses goûts le portent vers les sciences et la politique plus qu'à la théologie ; il a pour amis Malebranche, Fontenelle, l'Abbé Vertot, Varignon ; et lit Descartes, pour sa physique ; entre à l'Académie française en 1694 — d'où il sera exclu en 1718 pour sa *Polysynodie* jugée trop libérale ; s'occupe de diplomatie lors de la paix d'Utrecht ; adhère au Club de l'Entresol ; court les Salons, et s'occupe de tout. Voltaire, qui, seul, le veillait à sa mort, célébrera en lui l'un des hommes qui firent le dix-huitième siècle.

Son *Projet* ne veut point répéter l'irénisme humaniste et moralisant d'Erasme : mais démontrer, par une méthode rigoureuse, les propositions qui rendraient la paix perpétuelle. Un corps de règles juridiques fondées sur le droit naturel suffirait à régler pacifiquement les relations entre les nations. Contre la doctrine de l'équilibre des forces en Europe, il prône une véritable confédération européenne et chrétienne, qui ne lui semble pas une perspective future mais bel et bien l'impératif juridique de son temps.



Senault

De l'usage des passions

1641



Supérieur général de l'Oratoire en 1663, le P. Jean-François Senault (1601-1672) — «les délices de la congrégation» — ouvre la série des grands prédicateurs du dix-septième siècle : il prêcha en province, puis durant 30 ans à Paris, et, fort apprécié d'Anne d'Autriche, à la Cour également. Sous son administration efficace, l'Oratoire connut l'une de ses périodes les plus brillantes.

Son traité s'inscrit dans la tradition des moralistes français — de nombreux traités des passions paraissent au début du siècle. Celui du P. Senault, théologien avant tout, cherche un compromis entre la doctrine augustinienne de la grâce et celle de St. Thomas d'Aquin, et par-delà ceux-ci, intègre la pensée scolastique héritée d'Aristote à une «rêverie» platonicienne. Toutes les passions se ramènent à l'amour, et celui-ci, bien compris et bien réglé, c'est-à-dire rapporté à Jésus-Christ, le convertisseur, a le pouvoir de transformer le vice en vertu. Du bon usage des passions, ou le renversement du pour et du contre.





Né à Sos près de Nérac, Jean de Silhon (1596-1667), entré au service de Richelieu puis de Mazarin, partagea le pouvoir et les disgrâces des deux cardinaux, et vit sa maison pillée pendant la Fronde. Il fut l'un des premiers membres de l'Académie française, en 1635, et proposa (sans succès) qu'on se borne, dans la rédaction du *Dictionnaire*, à corriger les anciens lexiques. . . Ses ouvrages de circonstance défendent la politique de Richelieu, l'un contre les prétentions de la Cour de Rome, l'autre contre celles de la maison d'Autriche. Chapelain voyait en lui un de nos meilleurs écrivains en matière politique, et Bayle un des plus solides et judicieux auteurs de son temps.

Le premier et principal ouvrage philosophique de Silhon veut prouver, par la seule lumière naturelle, deux vérités fondamentales, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme (objet, en 1634, d'un second traité), contre les libertins et courtisans du siècle, sceptiques, athées, «naturalistes», sectateurs d'Epicure ; en résumé, contre Montaigne et Charron. L'intention polémique n'est cependant pas l'essentiel, mais bien plutôt une méditation sur la notion de vérité, les moyens de la connaissance et les objets à connaître, la spécificité de l'union de l'âme et du corps en l'homme, et les rôles respectifs de la raison et de la foi.

Le bon Monsieur de Silhon parlait bien, disait Guy Patin ; il écrit de même : la richesse du vocabulaire et la vigueur de l'expression font oublier souvent l'austérité du sujet.



Taine

Philosophie de l'art

1865



onsidéré comme le fondateur de la critique littéraire moderne, Hippolyte Taine (1828-1893), professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, est l'une des figures les plus représentatives de l'Université française de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Son influence restera prépondérante durant près de cent ans, jusqu'à l'apparition de la nouvelle critique.

Le positivisme le porte à considérer l'œuvre d'art comme le produit de trois facteurs déterminants : la race, le temps, la nature. Sa philosophie ne cherche pas la nature de l'art, mais s'attache à des « faits positifs », les œuvres d'art, dont une méthode expérimentale (et non idéale) peut donner la clef.



Vaulézard

La nouvelle algèbre de M. Viète

1630



ous devons à un inconnu, J.-L. de Vaulézard, la traduction la plus correcte, agrémentée de gloses qui en facilitent la lecture, de l'ouvrage de François Viète (1540-1603), juriste, maître des requêtes de l'Hôtel de la reine Marguerite et mathématicien de génie qui domina la naissance de l'algèbre moderne.

L'Introduction en l'art analytique et les cinq livres des Zététiques donnent le principe et les applications de la nouvelle méthode, nommée par son auteur «Arithmétique spécieuse», et dont John Wallis a suggéré l'origine juridique. L'ouvrage, un temps, impressionna Descartes, qui se targue d'avoir «commencé où Viète avait achevé». L'ouvrage, décisif en effet, constitue véritablement le passage de la mathématique des Anciens à celle des Modernes.





L'rudit, philologue, orientaliste, historien, voyageur, homme politique — philosophe : Constantin François Chassebeuf (1757-1820), comte de l'empire, illustre l'esprit des «hommes de 89» qui ont donné un substrat intellectuel à la période révolutionnaire. En 1789 il joue un rôle actif aux États Généraux et à la Constituante. Robespierre le fait emprisonner ; le 9 thermidor le sauve, le nomme professeur d'histoire à l'Ecole normale, et le fera membre de l'Institut. Partisan du 18 Brumaire, il devient vice-président du sénat conservateur, mais passe à l'opposition dès 1801.

La présente édition, en réunissant des œuvres qui relèvent de disciplines diverses, veut montrer l'unité d'un projet de connaissance proprement philosophique. Le premier volume rassemble les écrits de politique (dont les fameux pamphlets, inédits, de la *Sentinelle du Peuple*), de morale et d'histoire ; le second, d'anthropologie et de physique sociale, sur la religion et les langues. Cette nouvelle science de l'homme, où les Idéologues parachèvent la pensée des Encyclopédistes, fait comprendre le passage de l'esprit de l'ancien régime à celui du dix-neuvième siècle bourgeois.



Liste des ouvrages parus par siècle

XVI^e siècle

- BODIN**, Les six livres de la république, 1576 (6 volumes)
HOTMAN, La Gaule française, 1574
LA POPELINIERE, L'histoire des histoires, 1599 (2 volumes)
LE ROY, De la vicissitude ou variété des choses en l'univers, 1575

XVII^e siècle

- ARNAULD**, Des vraies et des fausses idées, 1683
BERNIER, Abrégé de philosophie de Gassendi, 1684 (7 volumes)
BOSSUET, De la connaissance de Dieu et de soi-même, 1722
CHARRON, De la sagesse, 1604
CUREAU DE LA CHAMBRE, Traité de la connaissance des animaux, 1648
DESCARTES, Discours de la méthode, avec les essais de cette méthode, 1637
DUPLEIX, La logique, 1603
DUPLEIX, La physique, 1603
DUPLEIX, La métaphysique, 1610
DUPLEIX, L'éthique, 1610
LA MOTHE LE VAYER, Les neuf dialogues faits à l'imitation des anciens, 1630-1631
MARIOTTE, Essay de logique, 1678
MERSENNE, Questions inouïes, 1634
POULAIN DE LA BARRE, De l'égalité des deux sexes, 1673
SENAULT, De l'usage des passions, 1641
SILHON, Les deux vérités, 1626
VAULEZARD, La nouvelle algèbre de M. Viète, 1630

- ACADEMIE DE BERLIN**, De l'universalité européenne de la langue française, 1784
- D'ALEMBERT**, Essai sur les éléments de philosophie, 1759
- BONNET**, Considérations sur les corps organisés, 1762
- BOULLIER**, Essai philosophique sur l'âme des bêtes, 1728
- DE BROSSES**, Du culte des dieux fétiches, 1760
- CONDILLAC**, Traité des systèmes 1749
- CONDILLAC**, Traité des sensations, Traité des animaux, 1754
- CONDORCET**, Sur les élections *et autres textes*, 1794
- CROUSAZ**, Traité du beau, 1715-1802
- DUMARSAIS**, Les véritables principes de la grammaire, 1729-1756
- Abbé de l'EPEE**, La véritable manière d'instruire les sourds et muets, 1784
- FONTENELLE**, Œuvres, t. I à VI, 1657-1757
- FREDERIC II**, Œuvres philosophiques, 1740-1780
- GALIANI**, Dialogues sur le commerce des blés, 1770
- HELVETIUS**, De l'esprit, 1758
- HELVETIUS**, De l'homme, 1773 (2 volumes)
- D'HOLBACH**, Système de la nature, 1770 (2 volumes)
- D'HOLBACH**, Système social, 1773
- LA METTRIE**, Œuvres philosophiques, 1737-1752 (2 volumes)
- LAPLACE**, Exposition du système du monde, 1796
- LINGUET**, Théorie des lois civiles, 1767
- MABLY**, De l'étude de l'histoire, 1775-1783
- MAILLET**, Tellamed, 1755
- SAINT-MARTIN**, Controverse avec Garat, *précédée d'autres textes philosophiques*, 1782-1802
- Abbé de SAINT PIERRE**, Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe, 1713
- VOLNEY**, Œuvres, t. I: 1788 - 1795 et t. II: 1796 - 1820

- BALLANCHE**, Essai sur les institutions sociales, 1818
- BERNHEIM**, Hypnotisme, suggestion, psychothérapie, 1891
- BROUSSAIS**, De l'irritation et de la folie, 1828
- CANDOLLE**, Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles, 1873
- CANTAGREL**, Le fou du palais Royal, 1841
- CHALLEMEL- LACOUR**, Etudes et reflexions d'un pessimiste, 1862
- COMTE**, Traité philosophique d'astronomie populaire, 1844
- COUSIN**, Cours de philosophie, 1828
- DELBOEUF**, Le sommeil et les rêves *et autres textes*, 1885
- DE GERANDO**, De la génération des connaissances humaines, 1802
- DESTUTT DE TRACY**, Mémoire sur la faculté de penser ; De la métaphysique de Kant, 1798-1802
- DESTUTT DE TRACY**, Traité de la volonté et de ses effets; De l'amour, 1818
- GUIZOT**, Des conspirations et de la justice politique; De la peine de mort en matière politique, 1822
- GUYAU**, Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, 1885
- LAMARCK**, Recherches sur l'organisation des corps vivants, 1802
- LEROUX**, De l'humanité, 1840
- PROUDHON**, De la justice dans la révolution et dans l'église, 1860 (4 volumes)
- QUATREMER DE QUINCY**, Considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art, 1815
- QUETELET**, Sur l'homme, 1835
- QUINET**, Le christianisme et la révolution française, 1845
- RAVAISSON**, De l'habitude ; La philosophie en France au XIX^e siècle, 1838
- RENOUVIER**, Uchronie, 1876
- TAINE**, Philosophie de l'art, 1865

DUHEM, Le mixte et la combinaison chimique, 1902

LACHELIER, Du fondement de l'induction, *et autres textes*, 1902

METZGER, La méthode philosophique en histoire des sciences, 1914-1939

MEYERSON, De l'explication dans les sciences, 1921

RECLUS, L'homme et la terre, 1905 (2 volumes)

Conception et rédaction : CHRISTIANE FRÉMONT
Mise en page : DAUPHINE DÉVELOPPEMENT
Couverture : JORGE PALMUCCI

LES OUVRAGES DU CORPUS SONT PUBLIÉS AVEC
LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES.



Dépôt légal : mars 2008
Numéro d'impression : 803058

Imprimé en France



Achevé d'imprimer en mars 2008
sur les presses de la **Nouvelle Imprimerie Laballery**
58500 Clamecy